

synthèse subtile opérée dans son œuvre ne saurait être gommée par la seule mise en avant de son épicurisme de jeunesse), l'influence stoïco-pythagoricienne qui a pu contribuer, elle aussi, à forger cette image du Bon Dirigeant promis à la divinité. On ne peut pas non plus écarter totalement l'idée que les poètes aient eu à cœur de défendre certains aspects spécifiques de l'action d'Octave, et pas seulement une image générale et abstraite du Prince idéal, auprès d'une aristocratie romaine (constitutive de leur lectorat) pas forcément acquise d'emblée et tout entière à la cause du nouveau dirigeant. En outre, certains points d'histoire littéraire mériteraient d'être approfondis ; par exemple, la validité de la notice de Servius sur la suppression des *laudes Galli* au profit de l'épyllion d'Aristée dans les *Géorgiques* 4 est loin d'être « le plus souvent admise par les chercheurs modernes » (p. 120), et la tendance majoritaire actuelle est plutôt (à tort ou à raison) au scepticisme radical à son sujet. En outre, la curieuse interprétation allégorique donnée par l'auteur (p. 435-436) de *tu regibus alas eripe* (*Georg.*, 4, 103-108) paraît assez arbitraire et mal étayée : l'image de souveraineté omnipotente et parfois un peu brutale que donne Virgile du comportement de l'apiculteur vis-à-vis de ses abeilles cadre bien mal avec son assimilation au poète tentant d'influencer le Prince par ses éloges... Mais ce sont là des points de détail qui ne remettent pas en cause la validité de la démonstration d'ensemble. L'ouvrage de Ph. Le Doze est aussi convaincant qu'utile, et marque un jalon décisif dans la compréhension des ressorts de la production littéraire à l'époque d'Octave-Auguste. La parution de cette brillante thèse l'année même de la commémoration de la mort d'Auguste est une très heureuse coïncidence.

François RIPOLL

Paola GAGLIARDI, *Commento alla decima ecloga di Virgilio*. Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 2015. 1 vol. 303 p. (SPUDASMATA, 161). Prix : 39,80 €. ISBN 978-3-487-15184-7.

La richesse et la complexité des *Bucoliques* suffiraient à elles seules à justifier l'entreprise consistant à consacrer à chacune d'elles un commentaire spécifique ; mais la dixième Bucolique, énigmatique entre toutes, était sans doute la plus indiquée pour ce type d'approche. À cela s'ajoute que la conception du commentaire a beaucoup progressé ces dernières années, et que la barre de l'exigence est désormais placée très haut : prise en compte critique de la bibliographie antécédente, discussions interprétatives, exploration des problématiques métalittéraires, analyse poétique poussée, présence de synthèses partielles en amont des notes exégétiques et critiques... De sorte que, si précieux soient-ils, les commentaires linéaires de l'ensemble du recueil les plus couramment utilisés (Clausen et Coleman) laissent parfois le lecteur tant soit peu spécialiste sur sa faim : un ouvrage comme celui de Paola Gagliardi permet incontestablement d'aller plus loin. En ce qui concerne spécifiquement donc cette dixième Bucolique, rappelons que le nœud problématique majeur consiste dans la présence sans nul doute prégnante, mais difficile à évaluer précisément, des allusions à l'œuvre de Cornélius Gallus à l'arrière-plan des évocations virgiliennes, et corrélativement, dans la discussion métalittéraire des rapports entre Bucolique et Élégie dont ce texte semble bien être le support ; à quoi s'ajoutent des problèmes ponctuels d'interprétation du texte (qui renvoient sans doute en partie à la question des allusions

galliennes) ; en fait, c'est une bonne partie de la signification d'ensemble du poème qui nous échappe largement, et qui ne peut faire l'objet que d'hypothèses interprétatives. Face à cette difficulté, le commentaire de P. Gagliardi, loin de se limiter à un état de la question plus ou moins aporétique, est en fait une véritable thèse, qui propose une interprétation personnelle d'ensemble, exposée et argumentée dans la première partie de l'ample introduction, avant d'être reprise et précisée dans le détail du commentaire. L'auteur rompt avec les interprétations métalittéraires qui voient dans ce poème une critique de la poétique gallienne en particulier, ou une polémique anti-élégiaque en général, articulée sur une apologie en négatif de la poésie pastorale virgilo-théocritéenne. Elle y voit au contraire une affirmation de l'affinité entre la bucolique virgilienne et l'élégie gallienne dans leur mise en avant commune de la poésie de la souffrance individuelle contre l'ambiance affective plus détachée et moins douloureuse de l'Idylle théocritéenne ; la ligne de partage ne passerait pas tant entre Bucolique et Élégie qu'entre Théocrite d'une part, Virgile et Gallus d'autre part. Ces deux derniers auraient en commun une sensibilité aux perturbations de l'âme liée aux troubles de l'époque contemporaine qu'on ne pouvait trouver au même degré chez leur prédécesseur hellénistique. L'échec constaté de la poésie bucolique à apaiser les souffrances individuelles, dont les Églogues 10, mais aussi 2, 8, 1 et 9 seraient à leur manière des illustrations, trouverait un parallèle dans l'échec affiché des élégies de Gallus à soulager les propres souffrances de leur auteur. Double affirmation d'une affection, de Gallus pour Lycoris et de Virgile pour Gallus, la poésie élégiaque ou bucolique essuie ici un double échec pratique. Et de même que Gallus aurait sans doute prétexté de l'incapacité de sa poésie élégiaque à le consoler pour renoncer à celle-ci, Virgile mettrait en avant, dans ce poème conclusif, l'impuissance de sa poésie bucolique à consoler son ami pour abandonner lui-même ce genre poétique au profit d'une forme de poésie plus engagée dans l'action sur le monde (les *Géorgiques*). Une interprétation qui suppose donc de minimiser les différences entre amour bucolique et amour élégiaque d'une part, et d'accentuer d'autre part la vision pessimiste du pouvoir de la poésie qui affleure assurément à plusieurs reprises dans les *Bucoliques*, jusqu'à en faire une thématique majeure du recueil. On peut certes éprouver quelque réticence à admettre l'idée que Virgile, au moment précisément où il crée le genre de la bucolique latine, est simultanément obsédé, de façon récurrente, par l'affirmation de son impuissance pratique (une interprétation plus optimiste de Buc. 1 et 2 notamment est possible, et Buc. 3 semble véhiculer une image de l'amour bucolique qui nuance ce qui précède), mais force est de reconnaître que l'interprétation de P. Gagliardi est cohérente et bien argumentée. Le reste de l'introduction comporte notamment d'excellentes remarques sur la « délocalisation » de la Bucolique en Arcadie (visant à donner à la pastorale latine, par une sorte de « retour aux sources » poétiques, une noblesse et une patine antiques supérieures à l'Idylle « sicilienne » de Théocrite) ; d'intéressantes remarques aussi sur la « Daphnisation » de Gallus et le rapport avec l'Idylle I ainsi que sur les autres intertextes de la dixième Bucolique (les autres poètes hellénistiques, Catulle, Lucrèce, les autres Églogues virgiliennes), ainsi que sur les « anticipations » des œuvres ultérieures de Virgile. Suit le texte (sans traduction), et le commentaire lui-même. Celui-ci se caractérise par un louable souci d'exhaustivité sélective et problématisée. Exhaustivité problématisée, parce que tous les aspects problématiques du texte sont envisagés et discutés, en

prenant en compte l'ensemble des hypothèses formulées, pour aboutir à une prise de parti soigneusement argumentée. On citera en exemple le cas des v. 44-45, où l'auteur défend de façon convaincante (notamment contre les propositions d'émendation du texte) une interprétation proche de celle d'E. de Saint-Denis dans la CUF (selon laquelle Gallus se dit bel et bien à la guerre et animé d'une sotte passion pour celle-ci), et on se ralliera volontiers à l'idée selon laquelle les v. 44-45 seraient déjà une quasi-citation de Gallus, laquelle ne commencerait pas seulement au v. 46, comme une interprétation restrictive de la notice de Servius pourrait le laisser penser (l'antithèse *me/tu* ainsi que le verbe *detinet* évoquant une séparation physique plaident nettement dans le sens d'une lecture « unitaire » du passage ; quant à la prétendue contradiction entre la localisation simultanée de Gallus à la guerre et en Arcadie, c'est un argument un peu oiseux, tant il est courant, dans la poésie virgilienne, que la double logique de l'allusion intertextuelle et de la touche affective prime la pure cohérence narrative). Plus globalement, ce commentaire se signale, comme on pouvait s'y attendre au vu des travaux antérieurs de P. Gagliardi consacrés à la « traque » des traces de Gallus, par l'attention portée à la reconstitution de la poétique gallienne, à partir notamment des papyrus retrouvés en Égypte et des réécritures propertiennes. Si j'ai parlé néanmoins d'exhaustivité sélective, c'est parce que dans tous les cas, l'auteur limite strictement ses indications à ce qui sert directement la discussion et l'éclairage du texte, sans « farcissure » inutile ni effet de gonflement artificiel (peut-être pourrait-on néanmoins lui suggérer, p. 194-195, d'ajouter *Georg.* III, 298-299 parmi les reprises de *Buc.* X, 48-49). Cela donne lieu à un commentaire véritablement complet et d'une grande densité, où tous les aspects du texte sont abordés et discutés avec concision, et qui va bien au-delà du commentaire juxtalinéaire « à l'ancienne ». Une bibliographie étoffée et bien actualisée ainsi qu'un utile *index locorum* complètent l'ensemble. On ne peut que souhaiter que cette brillante réussite impulse un mouvement (déjà ébauché, il y a maintenant assez longtemps, par la belle étude d'A. Richter sur la huitième Bucolique) tendant à doter chacune des neuf autres pièces du recueil d'un commentaire conçu suivant les mêmes principes que celui-ci.

François RIPOLL

Nina MINDT, *Martials 'epigrammatischer Kanon'*. Munich, Beck, 2013. 1 vol. 318 p. (ZETEMATA, 146). Prix : 78 €. ISBN 978-3-406-65544-9.

Le contenu de ce livre est beaucoup plus large que le laisse supposer son titre : (1) le terme « canon » est utilisé dans un sens très large (voir la p. 12 de l'Introduction) ; (2) Nina Mindt n'étudie pas seulement le rapport normatif du poète Martial avec ses précurseurs latins dans le genre épigrammatique, mais aussi son rapport normatif avec les représentants des autres genres littéraires ; (3) de plus, elle ne se limite pas aux références explicites à ces auteurs, mais étudie aussi les implications des relations intertextuelles qui existent entre Martial et tous ces auteurs. La présence des auteurs grecs dans l'œuvre de Martial a été traitée dans une publication à part (*Millennium Jahrbuch* 2013). L'objet matériel de ce livre est constitué par les *praefationes* et les épigrammes poétologiques dans lesquelles Martial se réfère à ses précurseurs d'une façon explicite ou implicite ; cet objet matériel est pour une bonne part le